

Québec français



Un amateur d'art

Hans-Jürgen Greif

Numéro 161, printemps 2011

Littérature et peinture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63975ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

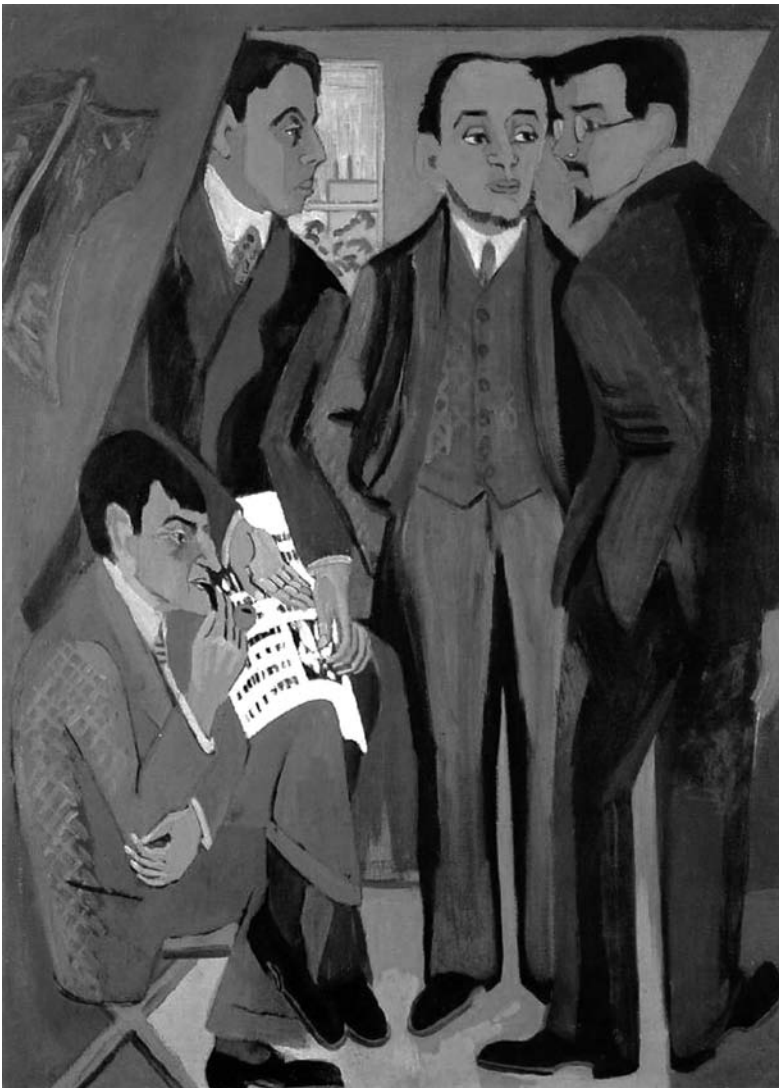
Greif, H.-J. (2011). Un amateur d'art. *Québec français*, (161), 45–47.

Un amateur d'art

NOUVELLE INÉDITE DE HANS-JÜRGEN GREIF*

Gottlieb Schäfer, ancien propriétaire de la plus importante galerie d'art de Cologne, la « GS », mourut le 12 octobre 2008. Le même jour, deux grandes banques privées s'étaient effondrées à la suite de la crise économique mondiale. Considérant la perte de plusieurs milliards d'euros que venaient de subir petits épargnants et grands investisseurs, la nouvelle de la mort d'un galeriste aux allures de grand philanthrope ne pesait pas lourd. On comprend que les médias aient relégué au second plan la disparition de cet homme : quand l'argent est en jeu, on se moque d'œuvres d'art. Cependant, trois jours plus tard, ce même Schäfer faisait la une des journaux, malgré les nouvelles

Ernst Ludwig Kirchner, *Un groupe d'artistes*, 1926-1927, Museum Ludwig, Cologne.



apocalyptiques au sujet des événements sur les marchés boursiers. Cette fois, il fut unanimement condamné par les médias. On titrait : « L'héritage de la GS : le monde de l'art en deuil », « Schäfer, l'effet d'une bombe atomique », « La folie d'un amateur d'art ».

Calomnies ou vérité ? Avant de mettre aux fers un accusé, fût-il mort, ne faut-il pas prendre en considération les circonstances l'ayant amené à poser des gestes que d'aucuns qualifiaient, sans trop réfléchir, d'« actes criminels envers l'héritage culturel mondial » ?

Schäfer était né à Dresde. Entre 1937 et 1943, il y avait obtenu une excellente formation classique à l'Académie des Beaux-arts : histoire de l'art, anatomie, dessin, composition, étude des pigments, analyse de chefs-d'œuvre. À cette époque, il rencontra Hans Hartung, son aîné de plusieurs années, qui avait fréquenté la même institution. Malgré leur conception de l'art si divergente, ils se lièrent d'une amitié inébranlable. Rappelons que, deux décennies plus tard, Hartung sera connu comme l'une des figures de proue du mouvement de « l'abstraction lyrique », qui allait donner le ton dans les années 1960. Déjà, à Dresde, Hartung se rebella contre l'académisme. Il méprisait la forme d'art prônée par le régime nazi, à savoir la peinture figurative, qui insistait sur l'héroïsation du peuple allemand. Du même souffle, le régime rejetait violemment l'expressionnisme, art « dénaturé et décadent » qui, selon Hitler et ses créatures, Goebbels et Göring en tête, niait la pureté de l'esprit aryen. Hartung allait plus loin encore que les Macke, Nolde, Kirchner, Beckmann, Dix, dont les œuvres furent soit brûlées dans des autodafés publics, soit vendues en catimini à l'étranger. Admirateur des constructivistes russes du début du siècle, Hartung peignait des tableaux à l'opposé de la ligne directrice du totalitarisme. Quand il les montrait à son ami, celui-ci se disait effrayé par l'audace des toiles et lui conseillait, s'il voulait éviter la prison ou le camp de concentration, de ne jamais les offrir à un galeriste.

En réalité, Schäfer ne comprenait rien aux lignes, cercles, constructions précaires, couleurs fades ou trop violentes. Jusqu'à la fin de ses études, il suivit docilement les sujets imposés par ses professeurs, produisait des tableaux joliment exécutés – portraits de soldats ou de femmes blondes aux yeux bleus,

scènes de charmants villages en Saxe. Un jour qu'il soumit à Hartung ses toiles, fusains, gravures, celui-ci les examina pendant quelques minutes puis déclara : « Oui, c'est de la peinture, du dessin. On peut dire ça. Mais c'est de la merde académique, mon vieux. Quand cette folie nazie aura cessé, on jettera tout ça aux ordures. Tu verras ». Schäfer ne répondit rien. Il n'eut pas le courage de dire combien il trouvait incongrus les tableaux de son ami, qui n'avait aucun avenir en Allemagne. Pour Schäfer, ces gribouillis aux couleurs délirantes étaient pires que ce qu'avaient fait les expressionnistes. « N'importe quel enfant peut se défoncer de la sorte si on a une toile et des couleurs à gaspiller », se disait-il. Par tous les moyens, il avait tenté de convaincre Hartung de retourner à l'art officiel. En vain. « Qu'ils brûlent mes toiles, disait ce dernier. Ce serait un honneur. Mais je refuse de me prostituer. Je sais ce que je fais. Après cette guerre, les expressionnistes vaudront des fortunes. Moi, je suis déjà sur la voie de l'avenir ». Schäfer partagea avec son ami sa bourse d'études, trouva un endroit sûr où personne ne verrait ces « œuvres » insensées.

Pendant le chaos de l'été 1945 et devant l'invasion russe, Schäfer avait fui sa ville. Dans ses valises se trouvaient des toiles à lui mais, les remarques de Hartung à l'oreille, il avait subtilisé à l'Académie quantité d'œuvres servant d'illustration pour l'art décrié, des Heckel, Schmidt-Rottluff, ainsi qu'un carton rempli de dessins de Grosz. Il s'établit à Cologne, dévastée par les bombardements des Alliés, perdit la trace de Hartung, essaya de survivre en offrant ses tableaux aux libérateurs qu'il considérait comme des barbares puisque personne ne voulait de ses portraits et scènes campagnardes. Par contre, on lui payait cher les expressionnistes, très cher. C'est à ce moment qu'il ouvrit, en 1948, sa galerie, tout près de la cathédrale, dans un immeuble à moitié détruit. « Si mon art ne me nourrit pas, se dit-il, je vivrai de celui des autres ». Cela, il l'avait décidé sur un coup de tête, dans un moment de révolte devant l'ignorance de ceux qui se prenaient pour des connaisseurs d'art. Ses clients : des Français, des Américains, mais pas d'Allemands. À l'époque, ces derniers ne pensaient qu'à se loger et à se nourrir, à reconstruire. Vers le milieu des années 1950, il retrouva par hasard Hartung, à Paris cette fois, en compagnie d'un groupe dont chaque membre peignait plus ou moins dans l'esprit que Schäfer détestait tant, les Gérard Schneider, Martin Barré, Maurice Estève, Wols, Mathieu, pour ne nommer que ceux-là. Tous avaient jeté par-dessus bord le passé, disaient réinventer le langage de la couleur et du geste. « Sottises, balivernes », grommela Schäfer, tout en achetant leurs œuvres, jusqu'à l'épuisement complet de son portefeuille.

De retour chez lui, il organisa dans les trois salles de la GS sa première grande exposition. Ce fut un triomphe. Journalistes et critiques d'art se bousculaient. Les clients aussi : entre-temps, le miracle économique ayant opéré,

les Allemands recommençaient à s'intéresser à l'art pictural. À tous, il servait les discours entendus à Paris. On l'écoutait religieusement. Dès le premier soir, il avait récupéré sa mise. Deux semaines plus tard, tout était vendu, il était presque riche. « Cocasse, ça, pensait-il. La bêtise humaine ne connaît pas de frontières ». Il peaufina sa stratégie : acheter ce qu'il jugeait abominable, certain de trouver preneur. Il ne se trompait pas.

Le clou fut une gigantesque exposition entièrement consacrée à Hartung, son « ami Hans », que la presse célébra pour l'opposition au régime nazi, le courage, l'innovation de l'art. Hartung repartit en France, se confondait en remerciements : « Je suis content, content, si tu savais ! Les Allemands qui achètent mes œuvres ! Même les musées ! » Dans son enthousiasme, il avait oublié de demander à Schäfer où il en était dans sa propre production. Le galeriste n'en souffla mot.

À partir de ce moment mémorable pour la GS, considérée désormais comme chef de file de l'art contemporain en Allemagne de l'Ouest, la fortune ne quittait plus Schäfer. Il vendait en exclusivité les peintres en émergence, européens ou nord-américains, Hockney, Rauschenberg, Riopelle, Pollock. Il faisait des affaires d'or. Cependant, au milieu des années 1970, il annonça en grande pompe une exposition consacrée à un « génie du figuratif, tranchant sur les courants actuels ». Malheureusement, le peintre, un dénommé Hirt, ne put assister à l'ouverture. La foule examina les fusains, gravures, tableaux, d'un réalisme « captivant », disaient certains vieux clients, alors que les critiques les qualifiaient de « nauséux ». L'un d'eux écrivit : « Si cela ne rappelait pas des pratiques ignobles du passé, je dirais qu'il faudrait faire de ces choses un bûcher ».

Ce fut le seul échec retentissant de la GS. Après une quinzaine de jours, les Hirt disparurent. Schäfer avait vendu deux fusains. Aux amis, il dit : « Dans ce métier, il ne faut jamais écouter son cœur. Pourtant, Hirt connaît son métier, mais sa production est trop à part ».

En 1982, Schäfer vendit la galerie et se retira dans sa villa au bord du Rhin. Il fit venir les conservateurs des musées Ludwig et Wallraf-Richartz, spécialisés dans l'art d'avant-garde. Il leur communiqua une nouvelle aussitôt publiée dans tous les journaux : sa collection privée, d'une énorme valeur, allait enrichir celles de ces deux grandes institutions. D'ici là, il se consacrerait à ses travaux de recherche personnels tout en achetant, ici ou là : un Soutine à New York, un Gotsch, le dernier expressionniste allemand, trouvé à Berlin, deux Kokoschka à Londres. Quand, en 1989, il assista aux funérailles de Hartung, à Paris, il pleurait, dignement, le visage tel un masque de douleur.

Les conservateurs, les représentants des Affaires culturelles de l'Allemagne, désormais réunifiée, suivirent attentivement chaque déplacement de Schäfer. Selon le couple qui s'occupait de la villa, il travaillait beaucoup, enfermé

dans sa voûte, où il n'admettait personne. Aux visiteurs, il montrait les photos de ses trésors, plusieurs gros albums dont le contenu justifiait, selon les experts, une annexe qui devait porter son nom, au musée Ludwig.

Le soir du 12 octobre 2008, Schäfer ne répondit pas à l'appel téléphonique de ses employés. Inquiets, ils firent venir le notaire, seul à connaître la combinaison de la porte blindée du sanctuaire. Âgé de quatre-vingt-deux ans, il s'était effondré sur sa table de travail, terrassé par un anévrisme.

L'ouverture du testament était sans surprise. Le testataire y disait ce qu'il avait répété depuis trente ans. Des reçus furent signés pour les longues listes d'inventaire. Or, quand on examina la première œuvre, un Wols de 1954, les spécialistes crurent avoir la berlue : il ne correspondait d'aucune façon à ce qu'ils avaient vu sur photo. Après deux jours de travail fébrile, il fallait se rendre à l'évidence : *toutes les œuvres avaient été altérées*. Schäfer s'était acharné à les rendre méconnaissables, surtout les Hartung, dont rien du caractère ludique ne subsistait. Il avait gratté, déchiré, recoloré, déplacé les axes de composition, inséré des scènes figuratives. Le choc fut « séculaire », disait un expert, mais surtout incompréhensible. Jusqu'au moment où quelqu'un tomba sur une série de tableaux et de dessins signés « Hirt » : les tableaux détruits portaient les mêmes traits

de pinceau, couleurs, sujets ajoutés. Pourquoi ? Mystère. Bien entendu, des psychiatres se mêlaient de l'affaire. Ils avançaient des thèses : Schäfer ne s'était jamais libéré du harnais imposé par ses anciens professeurs. Au fond, il était demeuré un artiste nazi, convaincu de sa mission à détruire ce qu'il jugeait « contraire à l'art véritable ». Après la défaite du Reich et la schizophrénie créée par les deux États allemands, il était à parier que la structure mentale du galeriste, artiste manqué et méprisé, avait été si fortement secouée qu'il ne survivait qu'en s'accrochant aux seules idées reçues dans sa jeunesse. Il devait être persuadé que le monde des arts, ce tourbillon de voix dissonantes, avait besoin d'un homme comme lui qui, gardait sa lucidité face à la vantardise de soi-disant artistes et l'imbécillité des acheteurs. Un cas intéressant. Restait la question du pseudonyme.

C'est une enseignante qui trouva la réponse, publiée dans un journal : « Hirt ? écrivit-elle. Mais ça crève les yeux ! Comment ne pas voir que c'est un autre terme pour Schäfer ? Les deux signifient *berger*. Comme tout bon gardien, il a pris soin de ses ouailles. Était-ce un criminel ? Peut-être. Mais n'oubliez pas que certains adolescents ne deviennent jamais des adultes. J'en connais des tonnes. » □

* Professeur de littérature émérite, Université Laval, et écrivain



Développez votre expertise.

Devenez spécialiste en enseignement du français, de l'anglais ou d'une langue étrangère et poursuivez votre cheminement professionnel mieux outillé.

- Maîtrise en didactique des langues
- Diplôme d'études supérieures spécialisées (DESS) en didactique des langues
- Programme court de 2^e cycle en didactique des langues
- Programme court de 2^e cycle en didactique cognitive des difficultés d'apprentissage de la lecture-écriture

Le DESS et les programmes courts peuvent être intégrés dans des programmes de maîtrise
Nouveau : Suivez vos cours en classe ou en temps réel à partir de votre ordinateur personnel.

cs.ddl.uqam.ca

UQAM